

Nicole Houde

La poursuite du cri

Nicole Houde, *La Malentendue*, Éditions de la Pleine Lune, 1983

Susy Turcotte

Number 17, February–March 1985

Littérature québécoise 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20263ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Turcotte, S. (1985). Nicole Houde : la poursuite du cri / Nicole Houde, *La Malentendue*, Éditions de la Pleine Lune, 1983. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (17), 44–45.

NICOLE HOUDE

La poursuite du cri

La souffrance fait qu'on se tait. Il arrive aussi qu'on crie pour ne pas écouter le silence de son corps. Vers 18 ans, Nicole Houde a cessé d'écrire parce qu'elle trouvait que son écriture sonnait faux. Par peur aussi de se rejoindre, elle a choisi de ne pas aller voir ce qui se passait en elle. La Malentendue, roman publié en 1983 et qui lui a valu le Prix des Jeunes Écrivains québécois, est son premier acte public d'écriture. Un premier geste pour contrer le silence. Susy Turcotte rapporte ici les propos émouvants que tient une femme sur son rapport à l'écriture perçue comme outil d'introspection.

Nicole Houde



Si les deux premiers chapitres de *La Malentendue* ont été écrits très rapidement, il n'en a pas été ainsi pour le reste du roman. «Les deux premiers chapitres ont été écrits en sept jours, à peu près. Ça a été vraiment une poussée effrayante. Pour les troisième et quatrième chapitres, j'ai trouvé difficile de regarder mes enfants, de voir ce qui s'était passé. Même sentiment quand il s'est agi d'aller du côté de mon père. Ça remuait beaucoup de choses; d'ailleurs, à ce moment-là, je buvais encore.

Au point de départ, je crois, il y avait un mouvement de haine qui était effrayant, submergeant. J'ai essayé d'aller au fond de ce mouvement-là pour voir ce qu'il y avait. J'y suis allée en criant, j'y suis allée en pleurant. Un mouvement de réconciliation s'est amorcé, une réconciliation avec une partie de la réalité de certains êtres qui ont été très proches de moi. Cette réconciliation allait plus loin également: j'avais une haine horrible des femmes, et qui me détruisait, c'était en même temps une haine de moi-même. Cette sorte de refus a été vécue en cours de vie. Elle est dite en cours d'écriture aussi. Elle est dite, racontée.»

Sorcière et sorcière

Est raconté aussi le lien très étroit existant entre la sorcière et la sourcière. Quand on vit le rôle de mère au jour le jour, on se sent devenir pour notre fille la «sorcière» que notre propre mère a été. «La sorcière, c'est l'espèce d'image obscure de la femme, l'image qui est crainte souvent à cause de sa capacité de jeter des sorts ainsi que sa capacité souter-

raine, la capacité qu'elle a d'aller dans les sous-sols. La sourcière, elle, devine également les sous-sols puisqu'elle est capable de trouver les rivières. Elle a un côté plus clair et va davantage composer avec l'image de la rivière qui est à la surface, qui est mouvante, fluide. L'image de la sorcière est plus noire, plus compacte. Il y a donc chez les deux une puissance qui va au niveau du sous-sol, qui va dans les profondeurs, mais de façon différente.»

Sorcière et sourcière sont toutes deux essentielles; elles peuvent cohabiter. Comme pourront cohabiter certains autres couples. La notion de couple est omniprésente dans ce roman. «Il y avait une vision par couples: moi-ma mère, moi-mon père, moi-mes enfants, moi-mon mari, etc. Il s'agissait des rencontres que je n'avais jamais faites vraiment. C'étaient des gens avec qui je n'avais jamais parlé ni existé. Je les avais entendus et je pense que ça s'arrêtait à peu près là. En écrivant *La Malentendue*, j'ai ressenti le besoin de parler avec chacun, tour à tour. Parce qu'ils n'avaient jamais eu leur tour et que moi, je n'avais jamais eu mon tour avec chacun d'eux. Avec mon père, par exemple, après sa mort, c'était une recherche d'osmose. Je me suis organisée pour le ressusciter, d'une façon.»

Le recours au cri

L'acte d'écrire se rapproche en bien des points de la démarche thérapeutique, et la dépasse même. «J'ai été six ans en psychothérapie. Ce que je trouve plaisant dans l'écriture, c'est que j'ai l'impression que tu vas beaucoup plus loin, en ce sens que tu rejoins des insondables que tu ne trouves pas dans une thérapie. Tu rencontres des êtres, en cours de route, quand tu écris: c'est tout ton imaginaire qui sort. Il n'y a pas d'oeil pour te regarder, il n'y a personne pour venir t'examiner. Il n'y a pas de censure possible à moins que toi tu l'exerces. À des moments donnés, j'écrivais et je n'avais pas conscience de ce que j'écrivais. Il y a des réalités que j'ai comprises uniquement après avoir écrit.»

La Malentendue révèle, avec des accents aigus, la difficulté de se faire entendre, le recours au cri comme façon d'établir le contact. «Chez nous, les femmes crient. C'est comme si elles avaient une boule prise dans la gorge, et elles réagissent, ou bien en criant, ou bien en étant malades. Il y a une impossibilité verbale de communiquer; il y a un refus, mais je ne suis pas sûre que ce soit vraiment un refus. Je pense que ce sont des gens qui ont perdu des gestes, qui ont perdu la voix à un moment donné.

En fait, tous les enfants puis mon père ont été poursuivis par le cri de maman. Maintenant je pense que ce cri-là, ce n'était pas simplement une souffrance. C'était une question. Et ce n'est pas pour rien que dans mon livre je l'appelle «ma mère-sphinge». Je crois qu'il y a une question qui a toujours été posée dans ce cri-là, une question à

laquelle personne n'est parvenu à répondre. Ma mère était dans l'attente d'une réponse et personne ne lui a répondu. Il y a des femmes qui ont choisi le silence total. À mon père, il restait les mains, il restait aussi la capacité de rire. Ma mère n'avait plus de mains. Ma mère n'avait pas de rire possible, elle n'avait qu'un cri possible. Ce n'est pas étonnant parce que les femmes se sont fait couper beaucoup plus de gestes que les hommes. Plus on te coupe de gestes, plus on te coupe de voix aussi...»

La désobéissance à la lignée

Laetitia, son prochain roman, s'inspire de sa grand-mère. Il comporte cependant une moins grande part d'éléments autobiographiques. *Laetitia*, c'est la désobéissance intégrale à la lignée. «Il y a des corps désobéissants dans ma lignée, en même temps qu'il y a toujours la lignée pour rappeler la loi. Laetitia (c'est le prénom de ma grand-mère) vit beaucoup avec, en elle, une part d'invisible qu'elle a prise à l'extérieur. La rivière Saguenay, la forêt, elle les a intériorisées. Cette part d'invisibilité, c'est sa beauté à elle, c'est là qu'elle se sent vivante. Tranquillement, tout ça lui sera arraché par la famille. En même temps qu'elle vivra beaucoup de rage, en même temps elle sera celle qui va protéger les corps désobéissants. Ce sera elle qui produira la désobéissance intégrale à la lignée. Et il y aura une rivière refoulée chez Laetitia.

Il y sera question aussi d'une collectivité de femmes: des femmes qui dorment mal au cimetière, des femmes qui ont de vagues gestes désaccordés qui s'en vont rejoindre les eaux du fjord.»

Janis, l'enfant-soir

La Malentendue l'a réconciliée avec la nature, conclura-t-elle, avant de me laisser lire des extraits d'un texte poétique inédit, *Mon enfant-soir*, dédié à sa fille Janis:

*À être tant voisines, tant moments d'une falaise,
nous dépassons celles où nous avons vécu quand
s'imaginer l'eau dans le temps possible.*

*Il nous manque l'heure et la connaissance des portes,
nous ne pouvons nous mouvoir à l'intérieur de
nous-mêmes, fermées consciences altérées.*

De mémoire, Nicole Houde me transcrit ces quelques lignes sur le coin d'une table et j'en suis, moi aussi, émue. ■

Entrevue réalisée par Susy Turcotte

Nicole Houde, *La Malentendue*, Éditions de la Pleine Lune, 1983.

